HAL
open science

Deuil collectif et mobilisation nationale : la fabrique des martyrs de Mentana 1867-1900

Pierre-Marie Delpu

To cite this version:

Pierre-Marie Delpu. Deuil collectif et mobilisation nationale : la fabrique des martyrs de Mentana 1867-1900. Pierre-Marie Delpu, Arthur Hérisson, Vincent Robert. Médias, politique et révolution en 1867. Les échos de la bataille de Mentana, Classiques Garnier, pp.55-72, 2021, 10.48611/isbn.978-2-406-12055-1.p.0055 . halshs-03461111

HAL Id: halshs-03461111

https://shs.hal.science/halshs-03461111

Submitted on 1 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Deuil collectif et mobilisation nationale : la fabrique des martyrs de Mentana 1867-1900

Pierre-Marie Delpu
Madrid Institute for Advanced Study – Casa de Velázquez – UMR TELEMMe

Dans l'Italie du XIXe siècle, le martyre politique a constitué un puissant outil identitaire et un support courant des mobilisations de masse, par sa capacité à générer des émotions collectives qui ont nourri des phénomènes de politisation à grande échelle. D'abord constitué dans les rangs des patriotes libéraux, il s'est appuyé sur des traditions diverses, venues pour une partie de la gauche méridionale, pour l'autre du courant mazzinien qui a vu dans les modèles religieux des outils capables de rallier massivement le peuple italien à la cause nationale. Dès le milieu du XIXe siècle, le courant garibaldien en a fait l'un des principaux outils de son succès italien et européen, alors que le camp adverse, légitimiste et pontifical, s'est lui aussi doté de ses martyrs dans un contexte italien marqué par un climat soutenu de guerre civile. Un nombre croissant de travaux ont vu dans le martyre l'un des thèmes discursifs principaux de la nation culturelle[1], alors qu'il constitue, depuis l'unification territoriale de la Péninsule par la monarchie de Piémont-Sardaigne en 1860, une réalité à dimension nationale. Les années 1860 ont ainsi vu se multiplier les martyrologes politiques, construits en fonction des appartenances idéologiques et qui ont formé des panthéons laïques concurrents les uns des autres, pour les besoins de la politisation de masse. Ils associent de manière hétéroclite des soldats morts pour la patrie, des victimes civiles sacrifiées par les monarchies italiennes pré-unitaires et des acteurs politiques au rayonnement national dont le parcours politique est considéré comme exemplaire[2].

La bataille de Mentana du 3 novembre 1867, par son caractère meurtrier et sa portée symbolique, a été très tôt perçue comme pourvoyeuse de martyrs politiques, à la fois du côté garibaldien et du côté pontifical. Elle a ainsi été intégrée au martyrologe national italien, dans la continuité d'affrontements précédents présentés comme traumatiques pour la communauté nationale en construction, et dont la bataille d'Aspromonte en 1862 constitue l'une des plus significatives[3]. Les 140 soldats italiens morts pendant la bataille ont été immédiatement qualifiés en tant que *martiri*, catégorie chargée d'une dimension

[1] Une historiographie nombreuse a analysé la place du martyr dans les discours sur la nation italienne. Voir, outre Alberto Mario BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità ed onore alle origini dell'Italia unita*, Turin, Einaudi, 2000, Arianna ARISI ROTA, « Eroi, martiri, cittadini patrioti : i necrologi come pedagogia del ricordo », dans Arianna ARISI ROTA, Monica FERRARI, Matteo MORANDI (dir.), *Patrioti si diventa. Luoghi e linguaggi della pedagogia patriottica nell'Italia unita*, Milan, FrancoAngeli, 2009, pp. 143-156 et Lucy J. RIALL, « Martyr Cults in nineteenth-century Italy », *Journal of Modern History*, 82/2, 2010, pp. 255-287.

[2] C'est le cas du député napolitain Carlo Poerio, à qui sont consacrées des hagiographies politiques dès les jours qui ont suivi sa mort en avril 1867. Voir Pierre-Marie DELPU, « Parlementaire et saint laïque. La mort publique de Carlo Poerio (Italie, 1867) », *Parlement[s]. Revue d'histoire politique*, hors-série n°16, 2021, p. 37-54.

[3] Fulvio CONTI, *Italia immaginata. Sentimenti, memorie e politica fra Otto e Novecento*, Pise, Pacini, 2017, p. 169-175.

d'édification morale qui dépasse le simple statut de mort (*caduto*) ou de victime et qui justifie de fait la commémoration. Dès lors, l'Italie de la fin des années 1860 a vu se multiplier très tôt les célébrations en leur honneur, en insistant sur la sacralité de leurs personnes et de leur combat. Ils s'inscrivent donc dans un processus plus large de sacralisation de la politique nationale qui repose sur des liturgies laïques, sur l'édification de monuments commémoratifs qui constituent une « religion politique » à valeur intégratrice et unificatrice[4]. Mais alors que la célébration des martyrs relevait jusque-là de la forme plus littéraire du martyrologe, systématisée à partir des années 1850 notamment sous l'influence du libéral napolitain Mariano D'Ayala[5], elle est désormais prise en charge par des acteurs nouveaux et notamment par des institutions politiques ou associatives à dimension nationale, qui trouvent des relais décisifs dans les journaux locaux et nationaux. Il s'agit donc d'interroger les stratégies de ces acteurs dans l'édification des victimes italiennes de la bataille de Mentana en martyrs politiques et dans la formation d'un deuil à grande échelle qui s'est voulu national.

Qui sont les nouveaux martyrs de 1867 ?

Objets de constructions commémoratives immédiates, les combattants italiens morts à Mentana ont été envisagés à la fois comme une réalité collective et comme un ensemble d'acteurs individuels. Régulièrement évoqués sous les traits de la figure commune du « héros du peuple » (*eroe del popolo*), qui désigne les militaires partisans de Garibaldi morts au combat, ils sont très tôt reconnus comme des héros de la démocratie italienne, à la fois pour leurs qualités morales, leur mobilisation au service de la patrie et pour la grande violence des combats auxquels ils ont pris part. La substitution quasi-immédiate du terme *martyr* à celui, plus neutre, de *défunt* (*caduto*) va de pair avec la reconnaissance de la bataille comme un massacre, comme une boucherie, dont on déplore les « innombrables victimes »[6]. C'est donc parce que la bataille a été perçue comme l'un des épisodes de la guerre civile qui a opposé les patriotes aux pontificaux que ses victimes démocrates sont apparues plus méritantes. Néanmoins, leur quantification est incertaine, en tout cas dans l'immédiat après-1867. Sauf cas particulier de célébration de martyrs locaux, comme dans les Abruzzes où les premières commémorations se déploient un mois après les faits, à l'initiative d'acteurs municipaux, les morts de Mentana ne n'ont pas suscité une reconnaissance nominative immédiate. Selon les sources, leur nombre apparaît fluctuant, même si la plupart des auteurs s'accordent autour d'un chiffre moyen de 140 défunts, dans la continuité de la première liste publiée en 1869 par partisan abruzzien de

[4] Des travaux nombreux et récents ont réévalué à la lumière de cette notion empruntée à l'historiographie des totalitarismes les formes de sacaralisation de la politique à l'œuvre dans les processus de politisation dans l'Europe du XIXe siècle. Voir par exemple Jost AUGUSTEIJN, Patrick DASSEN, Maartje JANSE (dir.), *Political Religion beyond Totalitarianism. The Sacralization of Politics in the Age of Democracy*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

[5] Pierre-Marie DELPU, « Une religion politique. Les usages des martyrs révolutionnaires dans le Royaume des Deux-Siciles (années 1820-années 1850 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 64-1, 2017, p. 7-31.

[6] Calcedonio COCCIA, *Garibaldi e i suoi volontari a Villa Glori, Monterotondo e Mentana, con l'elenco dei caduti*, Rome, s.n., 1869, p. 37 sq. Calcedonio Coccia devient à la fin du XIXe siècle l'un des principaux mémorialistes de la geste garibaldienne des années 1860.

Garibaldi, Calcedonio Coccia. Tous engagés volontaires dans les armées garibaldiennes, ils sont pour la plupart d'entre eux originaires des provinces orientales de l'État de l'Église[7]. Des estimations supérieures sont parfois données sans être justifiées listes à l'appui : la peintre palermitaine Giuseppina Dolce, lorsqu'elle invite à commémorer les victimes italiennes de Mentana en 1868, signale un chiffre de 600 morts[8].

Ces quantifications s'inscrivent dans la continuité d'un processus débuté au moment de l'unification de l'Italie, qui voit dans le nombre des martyrs un signe de la dureté des combats et du courage de ceux qui y ont participé. Aux martyrologes de la période pré-unitaire ont succédé des listes, produites la plupart du temps par des acteurs privés, rappelant le nom et l'origine des défunts : en 1860, le Napolitain Mariano D'Ayala avait ainsi voulu donner une « statistique politique » des patriotes morts pendant l'expédition des Mille[9]. La référence au nombre a donc une vocation commémorative et mobilisatrice, alors qu'elle renvoie au déséquilibre numérique des deux armées au désavantage des garibaldiens. Elle relève donc d'une perspective idéologique, destinée à affirmer le caractère à la fois populaire et massif de la mobilisation pour l'Italie. La plupart des textes s'accordent à affirmer l'origine modeste de ces martyrs, qu'ils ramènent à la figure archétypale de l'homme du peuple massacré (*popolano trucidato*), sans préciser que, pour la majorité d'entre eux, les morts de Mentana sont des militaires de métier.

Le constat de l'ampleur et de la violence du massacre a engagé des célébrations collectives très précoces, apparues dès l'hiver 1867, de façon convergente, dans plusieurs grandes villes de la péninsule italienne. Les marques du deuil sont régulièrement enregistrées par les sources de police et amplifiées par la propagande garibaldienne, mais elles suscitent un contrôle étroit pour les besoins du maintien de l'ordre. À Milan sont relevés, dès décembre 1867, des barricades protestataires à proximité de la mairie. À Turin, des cortèges réclament la reconnaissance du sacrifice des martyrs de Mentana. À Naples et à Palerme, des rituels mortuaires sont pratiqués en son honneur, selon une pratique ancrée dans la tradition méridionale, alors que les murs des immeubles sont recouverts de draps noirs en signe de deuil[10]. La concomitance et la large diffusion de ces expressions de deuil montrent que l'événement a été perçu comme traumatique dans une grande partie de la péninsule italienne. Elle a justifié des projets de monuments commémoratifs, au moment où la monumentalité publique s'est affirmée comme un outil privilégié d'acculturation italienne sans toutefois faire l'objet d'une prise en charge nationale[11]. C'est encore un démocrate napolitain, rallié au garibaldisme, Giuseppe Ricciardi, qui envisage le premier mausolée aux martyrs de Mentana, en décembre 1867, mais il suppose de collecter des ressources financières très éparses, en l'absence d'un comité capable de structurer la levée

[7] *Ibid.*
[8] Giuseppina DOLCE, *Un fiore ed una lacrima ai 600 martiri di Mentana*, Palerme, s.n., 1868.
[9] Mariano D'AYALA, *I nostri morti a Napoli e in Sicilia. Statistica politica*, Naples, Tip. G. Nobile, 1860.
[10] Celestino BIANCHI, *Mentana. Narrazione storica*, Milan, Barbini, 1868.
[11] Comme l'a rappelé Catherine Brice dans le cas de Rome, l'initiative incombe dans la plupart des cas aux municipalités, qui se chargent du financement des monuments commémoratifs, et bénéficie parfois du concours d'acteurs privés, qui interviennent de leur propre initiative. Voir *Monumentalité publique et politique à Rome. Le Vittoriano (1870-1943)*, Rome, École française de Rome, 1998.

des fonds[12]. Ces difficultés expliquent le repli des commémorations à l'échelle locale, autour d'acteurs privés, comme à Aquila dans les Abruzzes où le comité garibaldien local inaugure, pour le premier anniversaire de la bataille le 3 novembre 1868, un monument commémoratif municipal. Mais le déploiement des célébrations demeure souvent limité aux rangs des seuls garibaldiens, et construit une mémoire d'abord partisane, malgré ses prétentions à s'affirmer comme nationale.

Malgré la focalisation quasi-immédiate sur les patriotes morts au combat, des initiatives plus ponctuelles s'appuient sur une conception plus extensive du martyre, qui prend aussi en compte les militaires blessés au cours de la bataille. Elle relève notamment de médecins garibaldiens qui ont pris une place nouvelle dans la célébration des martyrs, dans la continuité d'un mouvement amorcé à la fin des années 1850 autour de l'observation des corps des combattants, alors devenue plus systématique[13]. Pour Achille Bianchi, qui exerce à l'hôpital Santo Spirito de Rome et soutient activement le patriotisme démocratique, les garibaldiens blessés relèvent eux aussi de cette catégorie. Dans un compte rendu qu'il publie en 1871, appuyé sur des notations médicales nombreuses, il rappelle que le martyre vient moins de la mort que du sacrifice pour la patrie : en ce sens, « ils sont reliés à cette longue et glorieuse troupe de martyrs de la résurrection (*risorgimento*) de notre nation »[14]. Les blessures d'une partie des garibaldiens sont donc pour Bianchi des preuves supplémentaires de l'extraordinaire violence de la bataille, imputée à l'utilisation des fusils chassepot : sur les 237 cas qu'il a examinés, 160 ont été admis à l'hôpital pour des blessures par arme à feu. L'ampleur et la violence du combat, donc, expliquent la diversification des acteurs impliqués dans les célébrations, qui s'attachent à rappeler à la société italienne le nombre et les qualités des patriotes sacrifiés au cours de la bataille. La mise en œuvre des premières célébrations à prétention nationale dans les années 1870 le confirme, avec la systématisation des anniversaires de la bataille et les stratégies d'organisation des acteurs de ces événements.

Le fonctionnement des célébrations

Les célébrations en l'honneur des martyrs s'articulent en priorité autour des anniversaires de la bataille. Très tôt fêtés dans les régions pourvoyeuses de soldats morts au combat (fig. 1), ceux-ci se généralisent ensuite à l'échelle de l'Italie et imposent l'événement comme un lieu de la mémoire nationale, associant la construction de monuments publics à valeur commémorative et la publication de la littérature mémorielle. Les premières épitaphes destinées aux martyrs italiens de Mentana ont ainsi été publiées à l'occasion du troisième anniversaire de la bataille, en 1870. Elles mettent en scène le courage des martyrs, leur dévouement à la cause italienne et identifient 18 martyrs et 22

[12] Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III di Napoli, Carte Ricciardi, correspondance de Giuseppe Ricciardi avec Giulia Caracciolo Cigala, décembre 1867.
[13] Voir sur ce point, et pour les martyrs de la République romaine de 1849, Silvia CAVICCHIOLI, « I resti dei vinti. I martiri della Repubblica romana 1849-1879 », *Il Risorgimento*, LXIV, 2, 2017, p. 37-84.
[14] Achille BIANCHI, *I garibaldini feriti a Mentana e curati a Roma presso l'ospedale di S. Spirito*, Rome, Menicanti, 1871.

héros, sans préciser sur quel critère s'effectue la distinction[15]. Le principal projet intervient pour les dix ans de la défaite, à l'initiative du comité créé par Giuseppe Ricciardi en 1872, alors qu'était envisagée à Milan la construction d'une statue de Napoléon III en hommage à son soutien à la construction nationale de l'Italie. La mobilisation du souvenir des martyrs constitue donc un pendant à l'hommage rendu au grand homme, et s'appuie sur une large mise en scène littéraire qui entend imposer Mentana en lieu de mémoire victimaire auquel la communauté nationale italienne dans son ensemble pourrait se référer[16]. L'association des célébrations littéraires et monumentales relève donc d'un même processus de mise en scène de l'histoire récente de la nation italienne : elle s'inscrit dans la logique nationale de la monumentalité publique, celle d'une « surenchère monumentale » destinée à mettre en scène le succès de la construction nationale auprès des masses italiennes[17].

Mais ces commémorations, en dépit de leurs ambitions nationales, n'impliquent que marginalement le nouvel État italien et sont pour la plupart le fait d'acteurs privés, le plus souvent constitués en organismes collectifs structurés à l'échelle du royaume (fig. 2). Le comité Ricciardi en est le principal : basé à Milan depuis sa création en 1872, il dispose de deux sous-sections à Crémone et à Reggio Calabria chargées d'organiser la levée des fonds, autour d'attributions géographiques tandis que les comités des grandes villes italiennes dépendent du comité de Milan. Le succès de cette mobilisation financière s'explique par l'implication de patriotes locaux, comme les familles Romeo et Vollaro en Calabre, qui ont participé à toutes les révolutions que le *Mezzogiorno* a connues au XIXe siècle et se sont imposées comme des notabilités locales très suivies par les démocrates calabrais[18]. Fort de sa place dans les réseaux pro-garibaldiens de la péninsule et de sa très large diffusion géographique, appuyée sur le maillage local des sociabilités patriotiques, le comité manifeste une orientation démocratique évidente et constitue le principal souscripteur pour la construction du monument national pour les victimes de Mentana. Il apporte ainsi près du quart des fonds recueillis, avec 5 750 lires, collectées dans la totalité du territoire péninsulaire[19].

À la place centrale de ce comité s'ajoute celle, plus marginale, des associations d'anciens combattants. Outil privilégié de la socialisation nationale des Italiens, elles s'appuient principalement sur les *Società dei Reduci delle Patrie Battaglie* qui se constituent à

---

[15] *Alle famiglie dei volontari d'Italia morti a Mentana*, Rome, Tipografia Lombarda, 1870. Pour une partie des contemporains, en effet, le martyre politique demeure lié à la gloire militaire, qualité qui ressortit plutôt à l'héroïsme. Les usages du terme ont pourtant évolué depuis les années 1830 et 1840, pour désigner plus volontiers une réalité émotionnelle, liée à aux souffrances endurées, de manière volontaire ou non, au titre d'une cause politique. Très large, la notion s'applique aussi bien à des acteurs politiques morts qu'à des figures vivantes exposées à des spoliations en tout genre (exil, emprisonnements, dépossession de biens).

[16] Sur cette notion, voir David EL KENZ, François-Xavier NÉRARD (dir.), *Commémorer les victimes politiques en Europe, XVIe-XXIe siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2011.

[17] Catherine BRICE, *Monumentalité publique et politique à Rome (1870-1943)…*, *op. cit.*, p. 31. Sur le rôle mémoriel de la monumentalité publique, voir Bruno TOBIA, *Una patria per gli Italiani. Spazi, itinerari, monumenti nell'Italia unita (1870-1900)*, Rome-Bari, Laterza, 1991.

[18] Pierre-Marie DELPU, *Un autre* Risorgimento. *La formation du monde libéral dans le Royaume des Deux-Siciles (1815-1856)*, Rome, École française de Rome, 2019.

[19] *Resoconto morale e finanziario del comitato per l'erezione del monumento in Mentana ai martiri del 1877 fatto per ordine del comitato da Demetrio Silvani Loreni*, Rome, Ripamonti, 1878.

partir des années 1860 comme des sociétés de secours mutuels qui forment un réseau capillaire de sections locales[20]. D'autres comités s'y ajoutent, dont celui créé en 1868 pour commémorer les batailles de l'*Agro Romano*, et d'autres créés antérieurement, qui s'y agrègent au nom de la fraternité combattante fondatrice du *Risorgimento*. Le projet de monument national aux morts de Mentana reçoit ainsi l'appui de 18 comités de vétérans des guerres italiennes de 1848, pour la plupart situés en Italie centrale, et d'une association regroupant des vétérans de 1820 à 1870, installée à Naples. Le poids de ces structures collectives, toutes appuyées sur des initiatives privées, s'explique par l'absence de rôle commémoratif de l'État italien. Jusqu'en 1881, la politique monumentale dépend en effet des municipalités, qui manifestent un investissement très inégal, très localisé dans les provinces d'Italie centrale et dominé par les communes de Rome et de Mentana (fig. 3)[21]. Mais la place des communes demeure minoritaire, avec 15% de l'effort de financement, alors que les associations en représentent 36%, tous types confondus. À l'image des sociétés d'anciens combattants, il s'agit principalement d'organisations de secours mutuel, comme la Ligue de secours aux asphyxiés de Grosseto. Mais tout au long des années 1870, leur place connaît un déclin progressif au profit des sociétés ouvrières. Cette évolution, qui confirme l'orientation fortement démocratique du culte des martyrs, ne s'est pourtant pas accompagnée d'un élargissement de la sociologie des souscripteurs à destination des classes populaires. Ceux qui participent à titre individuel sont presque tous issus du monde des *professioni*, comme Celestino Bianchi et de Francesco Delli Franchi, tous deux professeurs, ou encore Antonio Bianchi, médecin qui a pris en charge les blessés de Mentana à Rome à l'automne 1867. L'édification du monument national aux soldats morts à Mentana a donc profité de soutiens nombreux et diffus, individuels et collectifs, qui révèlent la valeur mémorielle accordée à l'événement et la volonté d'en faire l'un des temps forts du combat pour l'unité nationale. Mais elle s'est aussi et surtout appuyée sur la presse, qui s'est chargée à la fois de contribuer financièrement aux entreprises mémorielles et d'entretenir par le contenu des journaux le souvenir de l'événement.

La presse, acteur et support de la mise en mémoire de Mentana

Dès les lendemains immédiats de la bataille, la presse écrite italienne s'est imposée comme l'un des principaux acteurs du deuil collectif auquel elle a donné lieu. Elle intervient d'abord dans la mobilisation financière au service des anniversaires de martyrs ou de monuments commémoratifs, dont les souscriptions en faveur du mausolée milanais sont emblématiques. La liste des souscripteurs révèle un important réseau de quotidiens et d'hebdomadaires provinciaux, composé d'une trentaine de titres démocrates, publiés pour

[20] Ces structures associatives laïques, construites autour de la fraternité combattante du *Risorgimento*, sont bien couvertes par des travaux nombreux. Voir particulièrement Gianni ISOLA, « Un luogo di incontro fra esercito e paese : le associazioni dei veterani del Risorgimento (1861-1911) », dans *Esercito e città dall'Unità agli anni Trenta*, Rome, Ministero per i Beni Culturali, 1989, p. 499-519, et sur un cas régional Fulvio CONTI, « Con il culto della patria. Le società di veterani e reduci del Risorgimento nella Toscana postunitaria », dans *L'Italia dei democratici. Sinistra risorgimentale, massoneria e associazionismo fra Otto- e Novecento*, Milan, Ministero per i Beni Culturali, 2000, p. 193-229.

[21] Pour Rome, voir Archivio di Stato di Roma, Amministrazione dell'interno, b. 19, f. 23, Commemorazione di Mentana.

la plupart dans les grandes villes du nord et du centre de la Péninsule[22]. C'est le cas du *Corriere della Sera*, fondé à Milan en 1876 par le garibaldien napolitain Eugenio Torelli, qui fournit la contribution la plus élevée des 42 donateurs milanais. La géographie des journaux impliqués rejoint donc celle de la mobilisation en général, marquée par la rareté des journaux méridionaux, dont un seul en Sicile (*Il Precursore*, à Palerme), tous appartenant à des familles présentes depuis les années 1840 dans les milieux patriotiques. *L'Italia degli italiani*, publié à Naples, en est emblématique, alors qu'il est tenu par la famille Imbriani, l'une des plus influentes du monde libéral napolitain. Cependant, la place prise par les journaux romains est limitée : seuls trois organes de presse contribuent à cette mobilisation, le *Dovere*, le *Popolo Romano* et la *Rivista Massonica*. Ils ne présentent pas d'unité idéologique – le *Dovere*, dont la parution est relancée à partir de 1877, est un journal mazzinien, alors que le *Popolo Romano*, fondé au lendemain de l'intégration de Rome à l'Italie unie, est plus proche des intérêts de la Gauche historique –, mais leur soutien s'appuie sur des visions convergentes de la bataille, comprise comme la défaite temporaire d'un *Risorgimento* laïc et anticlérical, tel qu'il est notamment porté par une partie des garibaldiens, face aux troupes conquérantes de la réaction pontificale.

Cette perception de la bataille est tributaire de la sociologie des patrons de presse impliqués dans ces journaux, qui interviennent aussi à titre personnel en tant que donateurs. Les fondateurs et directeurs du *Dovere* et le *Popolo Romano*, Sara Levi Nathan pour le premier et Leone Fortis pour le second, font partie des milieux patriotiques juifs, fortement marqués par le courant mazzinien et ralliés à des degrés divers à Garibaldi dont ils partagent l'hostilité au pontificat et, plus largement, au clergé catholique[23]. La *Rivista Massonica*, elle, fait valoir les intérêts anticléricaux de la franc-maçonnerie italienne, largement ralliée à l'idée d'un *Risorgimento* démocratique constitué autour de la mémoire de Mazzini et du mythe garibaldien[24]. Des liens personnels établis avec les équipes municipales romaines corroborent ces soutiens donnés à la mise en mémoire d'un événement jugé fondateur : le *Popolo Romano* en particulier, dirigé par le libéral Costanzo Chauvet à partir de 1875, entretient des rapports étroits avec les deux maires successifs de la capitale, Luigi Pianciani puis Pietro Venturi, qui ont facilité l'implication de ce journal dans le financement des commémorations.

La presse patriotique italienne a donc participé à la mise en œuvre du deuil national, en même temps qu'elle a contribué à sa mise en scène. Les journaux sont alors nombreux à publier des récits du martyre des combattants de Mentana, qui reprennent des ressorts plus anciens plus largement valorisés dans la littérature mémorielle consacrée à l'événement. Les os des martyrs, utilisés à la fois dans leur sens métaphorique et parce

---

[22] *Elenco dei sottoscrittori al monumento in Milano ai caduti di Mentana*, Milan, Tipografia sociale, 1880.

[23] Sur ce point, voir notamment SOPHIE NEZRI-DUFOUR, « "La peste pretina, piaga della nostra patria infelice" (Garibaldi, *I Mille*, 1874) », *Italies. Littérature, civilisation, société*, 15, 2011, p. 121-133.

[24] Fulvio CONTI, *Massoneria e religioni civili. Cultura laica e liturgie politiche fra XVIII e XX secolo*, Bologne, il Mulino, 2008, et « L'Italia dei liberi muratori : memorie, identità, rappresentazioni (1860-1914) », dans Angelo COLOMBO (dir.), *Mémoires d'Italie. Identités, représentations, enjeux*, Côme, New Press Editions, 2010, p. 295-315.

qu'ils renvoient à des corps traités comme des reliques[25], leur sang, couramment présenté dans les martyrologes politiques dans la continuité des évocations de la mort politique de l'époque du romantisme[26], constituent des thèmes récurrents dotés d'un aspect providentiel. En 1886, le bulletin du dix-neuvième anniversaire de la bataille, publié avec l'appui de plusieurs organes de la presse de gauche, est ainsi dédié « à Mentana, d'où le sang des Italiens a[urait] rendu inévitable la conquête de Rome »[27]. Les illustrations qui accompagnent ces écrits valorisent la mise en mémoire des événements : elles soulignent la place des éléments garibaldiens, parmi lesquels le fils du héros des Deux-Mondes, le général Menotti Garibaldi, régulièrement mentionné dans la littérature commémorative liée à l'événement[28]. Plus largement, les textes à valeur de célébration insistent sur le caractère décisif de l'événement, lié aux qualités morales prêtées aux martyrs et particulièrement à leur courage, qui s'inscrit dans la continuité de la *virtù* propre aux patriotes italiens depuis la fin du XVIIIe siècle[29]. Ils établissent le lien entre cette valeur morale et la chute de la Rome pontificale, que le sacrifice des martyrs aurait accélérée. De ce point de vue, la valeur des martyrs est amplifiée par la disproportion numérique des deux armées, à laquelle est rapporté le nombre des Italiens en deuil. Alors que la liste de souscription publiée en 1878 compte 16 000 noms, elle est en effet signalée comme incomplète, ses rédacteurs suggérant que le nombre réel des souscripteurs se monterait en fait à 30 000 du fait de l'ampleur du deuil collectif suscité par l'événement lors de son onzième anniversaire[30]. Mais en présentant la bataille de Mentana comme l'objet d'un deuil construit à l'échelle de toute l'Italie, la presse et la propagande patriotiques développe une vision partisane et exclusive de la nation.

Des mises en scène partisanes de la communauté nationale

Le thème unitaire largement développé par la propagande des patriotes et surtout des démocrates italiens a pour fonction de constituer la bataille en un lieu de mémoire commun à l'ensemble des Italiens. Dès lors, les célébrations de la bataille de Mentana entendent rassembler la nation italienne, perçue comme unie par un lien familial, autour du souvenir de ses martyrs. Le thème familial investit directement les commémorations de l'événement, à la fois parce qu'elles construisent des solidarités fraternelles autour des martyrs et parce que les familles des patriotes morts sont directement évoquées par la littérature mémorielle. Si elles relèvent d'un thème classique de l'imagerie du *Risorgimento*, bien mis en évidence par les travaux d'Alberto Mario Banti[31], leur insertion dans les cultes

---

[25] Voir par exemple, parmi la littérature mémorielle, Celestino BIANCHI, *Mentana…*, *op. cit.*, et *Alle famiglie dei volontari d'Italia morti a Mentana*, *op. cit.*, p. 4, qui appelle à commémorer les « os de neuf martyrs italiens ».
[26] Par exemple et sur ce point, voir Maïté BOUYSSY, *L'urgence, l'horreur et la démocratie. Essai sur le moment frénétique français 1824-1834*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012.
[27] *Mentana (19. Anniversario) : numero unico*, Rome, Tip. Edoardo Perino, 1886, p. 2.
[28] Par exemple Celestino BIANCHI, *Descrizione della battaglia di Mentana*, Rome, Forzani, 1877.
[29] Sur cette notion, voir Giulia DELOGU, *La poetica della virtù. Comunicazione e rappresentazione del potere tra Sette- e Ottocento*, Milan-Udine, Mimesis, 2017.
[30] *Elenco dei sottoscrittori al monumento in Milano ai caduti di Mentana*, *op. cit*.
[31] Pour Alberto M. Banti, l'exaltation des liens de parenté constitue l'un des fondements sociaux et métaphoriques de la construction nationale italienne, au même titre que la sainteté et la culture de l'honneur.

des martyrs représentent une nouveauté par rapport aux premières années de l'Unité italienne. C'est aux familles de défunts que sont dédiées les premières épitaphes publiées en 1870[32]. Les épitaphes consacrent la place des familles des défunts dans le mécanisme du deuil, évoquent le deuil des enfants des martyrs[33], de leurs parents comme dans le cas des frères Enrico et Giovanni Cairoli, leur mère Adelaide étant régulièrement mentionnée dans les textes commémorant la bataille, à l'image du musicien palermitain Emanuele Krakamp en 1888[34]. Alors que les deux frères Cairoli ne sont pas morts à Mentana mais à Villa Glori, le 23 octobre 1867, la référence à ces figures désormais célèbres du patriotisme italien apparaît symbolique et fait d'Adelaïde Cairoli une icône du deuil national porté par les familles[35].

La place occupée par les familles rejoint plus largement le fonctionnement social des cultes des martyrs de Mentana, où sont intervenus de façon significative des parents de patriotes morts dans les révoltes, les révolutions, les guerres d'indépendance qui ont conduit à l'indépendance italienne. Les souscriptions en faveur du monument national, à la fin des années 1870, en sont révélatrices, alors qu'elles établissent des liens entre plusieurs générations de martyrs de la cause italienne. À Reggio Calabria, les principaux souscripteurs sont alors deux membres de l'une des principales familles de patriotes locaux, Giovanni Andrea et Giuseppe Romeo, respectivement père et fils du premier martyr de la révolte calabraise de septembre 1847, que la mémoire collective italienne a retenue comme la première étape des développements locaux de la révolution de 1848[36]. Les généalogies des martyrs créent donc des liens symboliques de paternité et de fraternité entre expériences de la mort politique, qui se retrouvent à travers l'implication des associations d'anciens combattants des guerres du *Risorgimento* dans la mise en scène du deuil des martyrs de Mentana.

Mais ces liens demeurent partisans et construisent une image de la nation italienne exclusivement garibaldienne, en opposition constante à deux ennemis, les étrangers et les cléricaux. Les références historiques utilisées le montrent, à l'image de la nuit de la Saint-Barthélemy de 1572 et de la contre-révolution populaire de 1799, évoquées comme des précédents au massacre des garibaldiens à Mentana[37]. La cruauté des zouaves pontificaux et la disproportion numérique des deux armées constituent les principaux éléments invoqués pour justifier cette double assimilation. Alors que le deuil des martyrs de Mentana a notamment été soutenu par des associations d'anciens volontaires italiens qui ont servi côté français pendant la guerre franco-prussienne de 1870-1871, au nom de solidarités

---

Voir Alberto Mario BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità ed onore alle origini dell'unità italiana*, Turin, Einaudi, 2000.

[32] *Alle famiglie dei volontari d'Italia morti a Mentana*, Rome, Tip. Lombarda, 1870.

[33] *L'orfanella di un volontario morto il 3 novembre 1867 a Mentana*, Gênes, Dellacasa, 1877.

[34] Emanuele KRAKAMP, *A te Adelaide Cairoli madre di martiri, consagro l'ultima parola e l'estremo sospiro di un martire di Mentana : romanza*, Naples, Tip. Cardone, 1888.

[35] Sur les Cairoli, voir Arianna ARISI ROTA, Marina TESORO, « Au-delà des frères Cairoli : la fraternité à Pavie », dans Catherine BRICE (dir.) *Frères de sang, frères d'armes, frères ennemis. La fraternité en Italie (1820-1924)*, Rome, École française de Rome, 2017, p. 271-289.

[36] *Elenco dei sottoscrittori al monumento in Milano ai caduti di Mentana*, *op. cit*. Sur les Romeo père et fils, voir P.-M. DELPU, *Un autre* Risorgimento…, *op. cit*., chapitre 7.

[37] Francesco PANARA, *La vittoria di Mentana : satira politica*, Florence, Barbera, 1867, p. 11, et

démocrates et républicaines, d'autres textes placent les martyrs de Mentana dans la continuité des patriotes morts dans les guerres de la Révolution et de l'Empire[38]. La référence s'inscrit dans une vision anticléricale située dans le sillage du laïcisme garibaldien. Alors qu'il rapporte la bataille à un affrontement des peuples contre les rois, le garibaldien Calcedonio Coccia voit en 1869 dans l'échec militaire des patriotes italiens « le règne des clercs et de l'arrogance (*prepotenza*) des étrangers »[39]. C'est donc une lecture de l'histoire proprement démocrate et garibaldienne que résume, en 1886, la brochure du dix-neuvième anniversaire de la bataille, lorsqu'il oppose « un roi étranger, fils des horreurs du Moyen Âge » au « héros du Peuple » qui, pour défendre « le nouveau droit des gens, plonge[a] et enferm[a] dans le sang des Italiens le rescrit de ce roi barbare »[40]. En assimilant au cléricalisme l'arbitraire et la tyrannie des soutiens français à l'autorité temporelle du Saint-Siège, les auteurs font des martyrs de la bataille ceux d'un combat plus large contre l'arbitraire et la tyrannie, mais ils expriment une vision exclusive de la nation italienne qui met à l'écart les légitimistes, envisagés comme des ennemis intérieurs de la communauté nationale.

Les cultes rendus aux martyrs de Mentana sont d'autre part exclusifs parce qu'ils réactivent des réflexes localistes qui ont supporté une grande partie des processus de politisation dans l'Italie du XIXe siècle, de façon parallèle et parfois concurrente à l'unification nationale. Les hommages présentent des spécificités locales, d'abord liées à l'origine géographique des patriotes morts. Le cas de la province de Pavie en est représentatif, alors qu'il s'insère dans une importante dynamique mémorielle autour des batailles de l'*Agro Romano* dont les cultes rendus aux frères Cairoli sont emblématiques et qu'ont existé des filières d'enrôlement local de volontaires armés, notamment dans la ville de Voghera[41]. Ces spécificités locales expliquent un investissement spécifique dans les cultes des martyrs patriotes, dans une province qui n'a fourni que très peu de combattants en regard de celles des Marches ou de la Toscane. Alors que l'université de Pavie a constitué l'un des principaux espaces de la sociabilité patriotique locale, l'association des professeurs constitue l'un des donateurs les plus représentés de la province pour l'érection du monument de 1878[42].

Plus largement, le localisme au centre des célébrations des patriotes morts à Mentana s'exprime à travers l'organisation d'abord locale des cérémonies funéraires et des anniversaires de la bataille, destinées à célébrer d'abord la mémoire de compatriotes combattants. À L'Aquila dans les Abruzzes, la mise en œuvre des premiers cultes dès 1868 en est révélatrice : l'une des principales concerne l'inhumation au cimetière garibaldien local de l'un des combattants, Annibale Fiore, originaire de Cittaducale et mort des suites de ses blessures à l'hôpital civil San Salvatore d'Aquila. C'est en mémoire de ce jeune volontaire mort, immédiatement reconnu comme martyr, qu'une association locale de

[38] *Ricordo dei Forlivesi morti a Mentana*, Forlì, Tip. della Società Democratica, 1868, qui présente ces martyrs comme « petits-fils des vainqueurs de Marengo et des héros d'Arcole ».
[39] Calcedonio COCCIA, *Garibaldi e i suoi volontari…*, *op. cit.*, p. 32.
[40] *Mentana (19. Anniversario)…*, *op. cit.*
[41] Voir la liste des volontaires morts dans Calcedonio COCCIA, *Garibaldi e i suoi volontari…*, *op. cit.*, p. 37.
[42] *Resoconto morale e finanziario…*, *op. cit.*

secours mutuel, l'*Associazione Democratica giovanile*, intervient dans le financement du monument national comme l'un des principaux souscripteurs de la province[43]. Parce qu'ils se sont construits autour de l'exaltation de figures locales des combats du *Risorgimento*, destinés à faire valoir la place des petites patries dans le mouvement national, les cultes en l'honneur des martyrs de Mentana ont globalement exclu, à quelques exceptions près, les provinces les plus méridionales de l'Italie, à la fois parce qu'elles ont été faiblement pourvoyeuses de volontaires armés et parce qu'elles se focalisent de plus en plus, depuis les lendemains immédiats de l'Unité, sur des problèmes économiques, sociaux et politiques internes qui les mettent à distance du reste de la Péninsule.

La fabrique des martyrs patriotiques de la bataille de Mentana est donc révélatrice des « religions politiques » sur lesquelles une partie des patriotes du *Risorgimento* ont cherché à construire la nation italienne. Elles constituent un élément de continuité entre la période pré-unitaire marquée par la perspective de l'unité territoriale et les premières décennies de l'Unité où la communauté nationale italienne reste encore à construire. Associés à une défaite militaire traumatique dont ils sont les incarnations, les martyrs constituent des acteurs immatériels des mobilisations pour la nation, à travers les cultes dont ils ont été l'objet de l'hiver 1867 au tout début des années 1900. Mise en œuvre très précocement autour de célébrations ponctuelles en l'honneur de héros locaux, leur mémoire s'est ensuite amplifiée autour d'événements fédérateurs dont les funérailles des héros morts et les anniversaires de la bataille ont été les plus importants. La très forte implication de la presse écrite dans les commémorations témoigne de l'exploitation partisane d'un objet mémoriel sensible, lié à une défaite longtemps perçue comme traumatique. Mais malgré ses ambitions réconciliatrices et malgré le déploiement d'initiatives mémorielles fédératrices à l'échelle nationale – le monument érigé à Milan en l'honneur des patriotes morts l'illustre –, le répertoire mémoriel des patriotes dans lequel s'insèrent les célébrations donne une lecture très exclusive de la nation italienne, au double point de vue politique et territorial. Par-delà le caractère isolé des premières initiatives sur lesquelles il a reposé, il révèle la prise en charge nouvelle des cultes de martyrs à l'échelle nationale, qui a surtout reposé sur des acteurs privés appuyés sur des relais puissants à l'échelle locale. Mais si leur capacité de mobilisation a été inégale et exclusive, ils témoignent d'un élément nouveau des répertoires de politisation de masse qui trouve son pendant dans les milieux légitimistes autour du culte des combattants pontificaux morts à Mentana. Plus qu'une référence partisane, donc, les cultes des martyrs ont fait de Mentana un lieu de mémoires multiples qui, appuyées sur des ressorts communs, se sont affrontées dans le débat politique italien des décennies qui ont suivi l'Unité.

[43] *Ibid*., et Calcedonio Coccia, *Garibaldi e i suoi volontari…*, *op. cit*., p. 32.

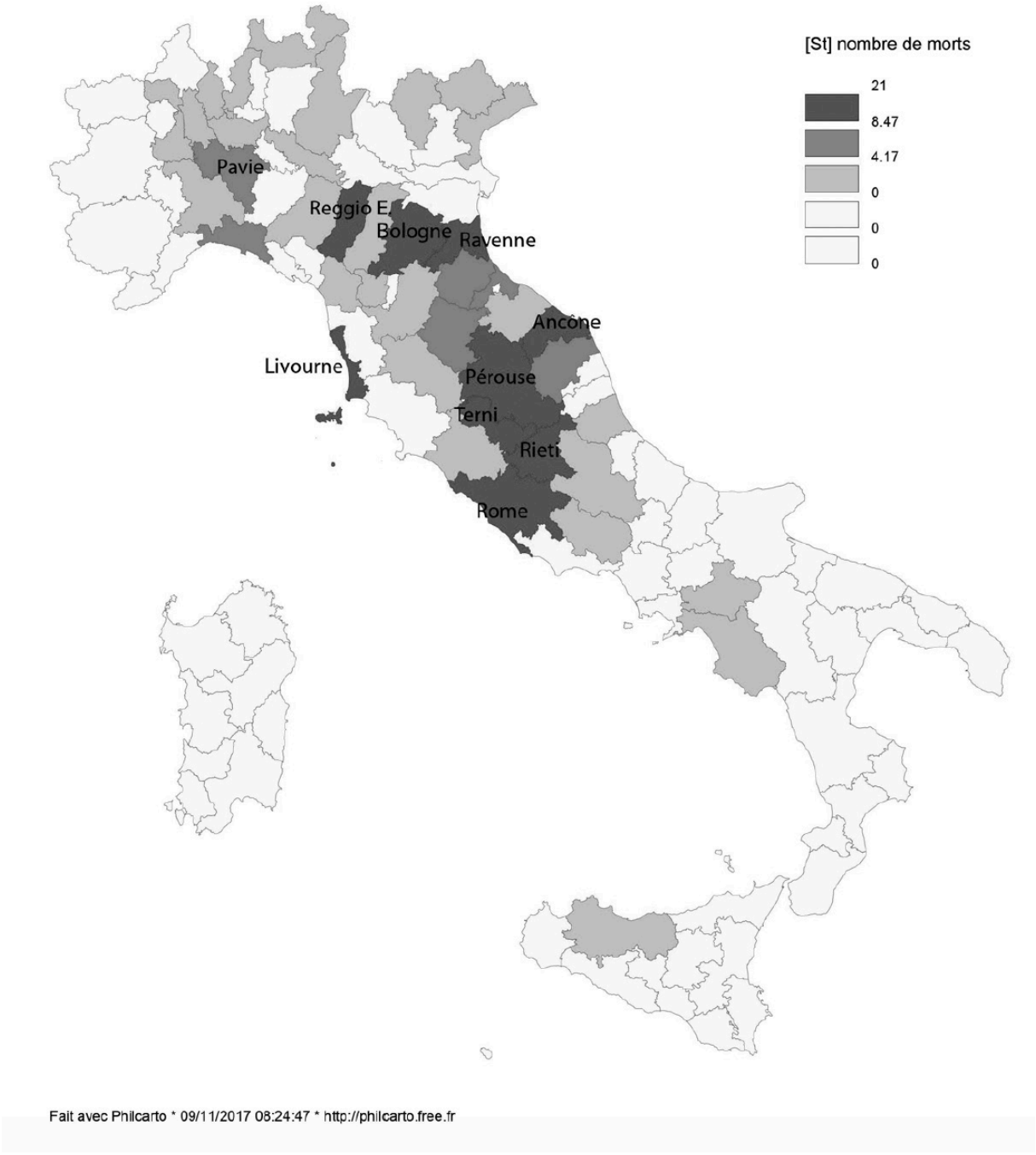

FIG. 1 : Les 140 patriotes morts à Mentana : répartition par province d'origine

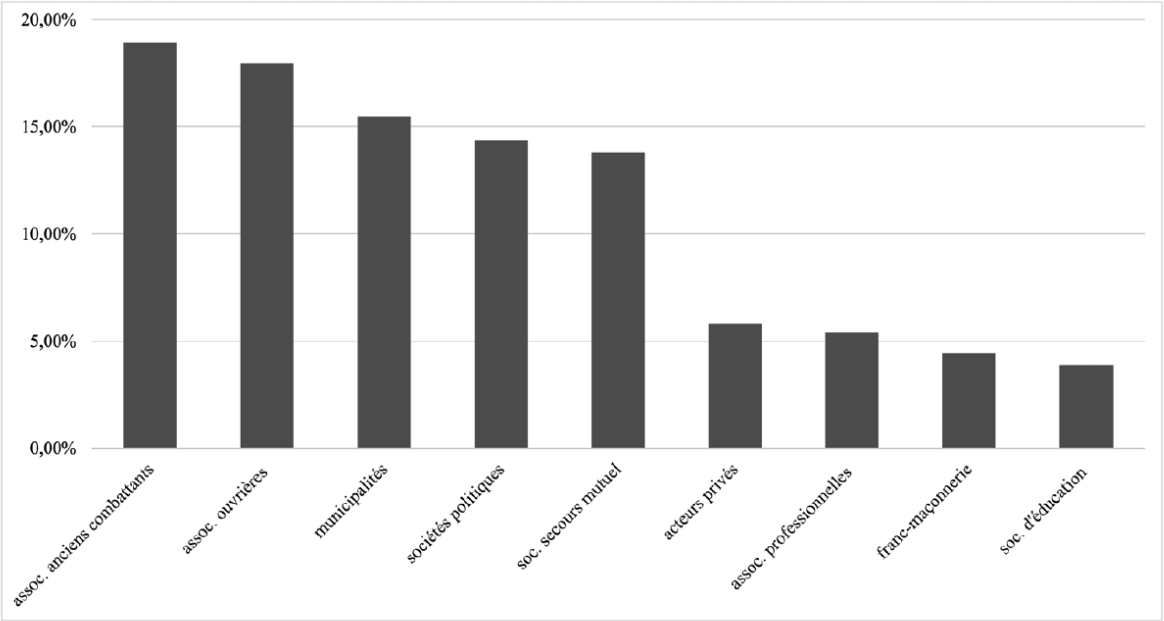

FIG. 2 : Répartition des souscripteurs pour l'érection du monument national aux martyrs de Mentana

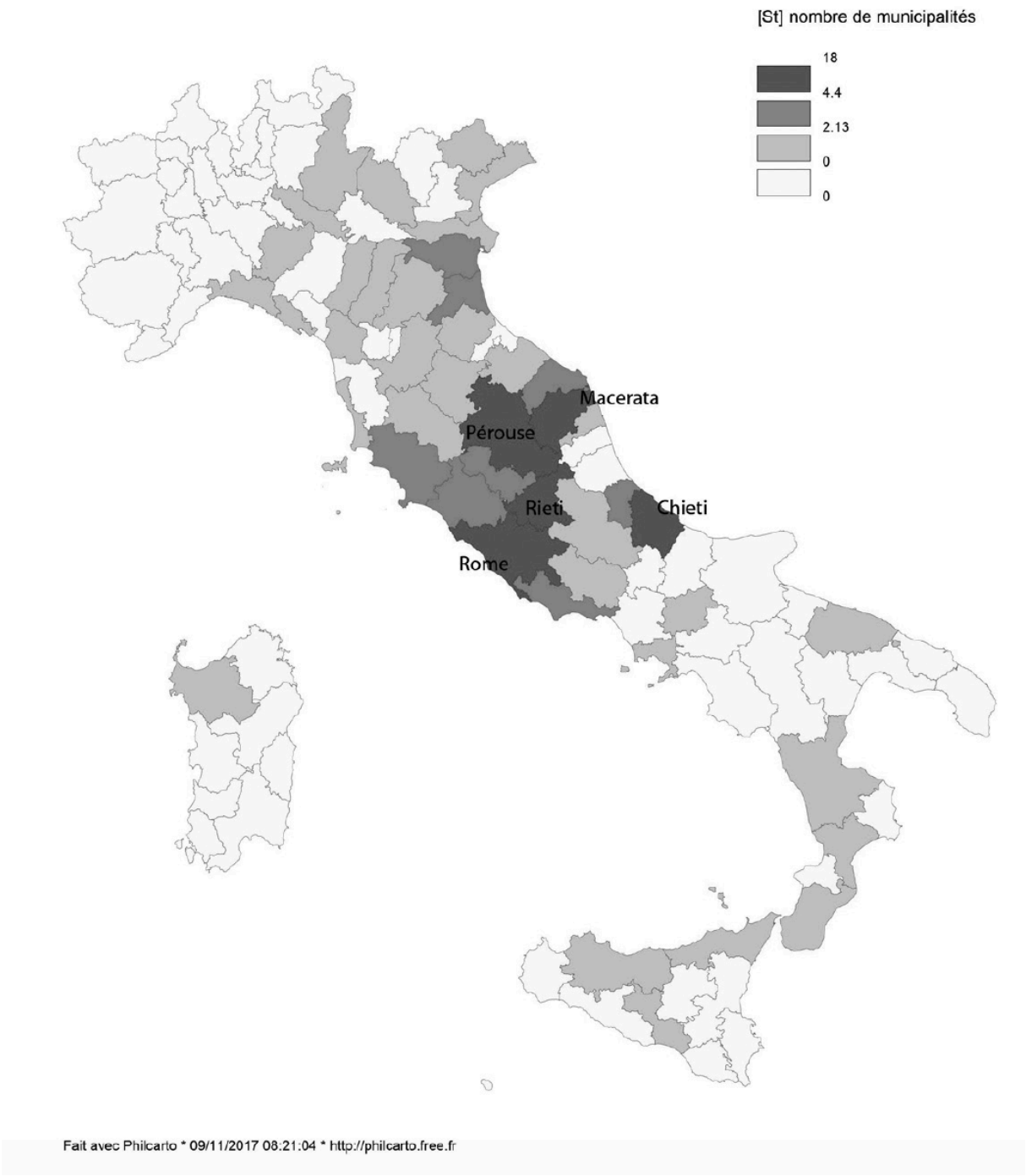

FIG. 3 : Répartition géographique des municipalités ayant participé à la souscription pour le monument national aux martyrs de Mentana